



**HAL**  
open science

## De la méthode au terrain. Réalités et difficultés d'une enquête parmi les nonnes tibétaines en exil

Nicola Schneider

► **To cite this version:**

Nicola Schneider. De la méthode au terrain. Réalités et difficultés d'une enquête parmi les nonnes tibétaines en exil. Pratiques de terrain et discours scientifiques en Asie du Sud, pp.114-119, 2004. hal-03210270

**HAL Id: hal-03210270**

**<https://hal.science/hal-03210270>**

Submitted on 29 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Nicola SCHNEIDER

(Doctorante en Ethnologie, Université Paris-X, Nanterre)

### **De la méthode au terrain : Réalités et difficultés d'une enquête parmi les nonnes tibétaines en exil**

Pour étudier les nonnes tibétaines et leurs raisons de choisir la vie monastique, j'ai mené une étude dans deux couvents de femmes tibétains : 1. un institut monastique de type universitaire, fondé récemment (1992) en exil (Inde, Dharamsala) ; 2. un couvent de femmes au Tibet (région chinoise du Sichuan, Lhagang). En comparant le fonctionnement et le parcours des habitantes de ces deux monastères, je m'intéresse principalement aux raisons qui poussent les femmes à renoncer à la société et plus particulièrement à celles qui sont spécifiques au sexe féminin (le refus du mariage, de la maternité et du rôle / statut de la femme en général).

L'objet de l'exposé était de traiter les particularités d'enquête à Dolma Ling, le couvent de femmes en exil. Contrairement à ce que je pensais avant d'entamer cette étude, il s'est avéré qu'enquêter parmi les expatriés tibétains pose un certain nombre de difficultés liées la crise sociale et aux intérêts d'une communauté d'exilés. L'ethnologue n'est pas neutre, et en dépit de lui-même, il assume aux yeux des expatriés des fonctions qui sont en dehors de sa profession. De plus, il n'est pas le seul à s'intéresser

aux problèmes des Tibétains expatriés; d'autres personnes avec des buts et des méthodes divergentes l'ont précédé. C'est ainsi qu'une certaine réticence de la part des interlocuteurs a pris forme.

Dolma Ling se trouve à une heure de route de Dharamsala, ville qui héberge la résidence du dalaï-lama et qui est devenue la capitale de la communauté tibétaine expatriée. Fondé en 1992 sous l'auspice de l'association des nonnes tibétaines (Tibetan Nuns Project, TNP), dirigée par la belle-sœur du dalaï-lama, Rinchen Khandro, une nonne tibétaine, Lobsang Dechen et une bouddhologue américaine, Elisabeth Napper, ce couvent fut construit pour accueillir des nonnes nouvellement arrivées du Tibet à la fin des années quatre-vingt et souhaitant recevoir une éducation religieuse traditionnelle. Sa particularité réside dans le fait qu'il se veut être la première université bouddhique pour femmes et pour cela un programme de "hautes" études a été introduit. Il se divise en deux parties : 1. l'étude de la philosophie bouddhique, dirigée vers l'obtention du diplôme de geshe, l'équivalent du docteur en théologie ; 2. l'étude de matières modernes ou occidentales (anglais, mathématiques, sciences humaines etc.) pour faciliter l'adaptation de ces nonnes à leur nouvel environnement. Pour financer ce nouveau monastère, les besoins quotidiens des nonnes et le fonctionnement de l'université, les fondatrices ont fait appel à des bailleurs de fond, ainsi que des donateurs individuels, pour la plupart occidentaux, suivant ainsi le modèle général des monastères tibétains reconstruits en exil. Cependant, en mettant

en avance le fait d'ouvrir l'éducation religieuse aux nonnes pour la "première fois" dans l'histoire tibétaine, elles ont également attiré l'attention de nombreuses donatrices à tendance féministe qui souhaitent souvent s'engager au-delà du simple soutien financier.

Lorsque je me suis intéressé à Dolma Ling pour la première fois en 1996, dans le cadre d'une maîtrise sur l'évolution du monachisme féminin en exil, j'ai été accueilli par la co-directrice Lobsang Dechen et le principal de l'époque, Pema Shastri, ex-directeur d'une école tibétaine en exil qui n'est pas ordonné. Tous les deux m'ont aidé à résoudre les nombreuses questions que j'avais, mais ils ont également dirigé mes recherches en me soumettant de nombreux documents publiés ou archivés par l'association des nonnes tibétaines, notamment des extraits de biographies des nonnes. Ces récits de vie, d'environ une page, ont été catalogués dans l'intention d'être distribués aux donateurs (*jindag* en tibétain, un terme qui se réfère aux bienfaiteurs des religieux qui accumulent ainsi des mérites) et sont ciblés sur des questions clés, comme : leurs origines géographiques, les liens familiaux, les monastères d'affiliation (s'il y en a), les raisons de fuite en exil et leurs projets d'avenir.

En 2001 et en 2002 (des visites plus courtes ayant eu lieu en 1998 et en 1999), je suis retournée à Dolma Ling pour approfondir mes recherches dans le cadre d'une thèse sur le renoncement. Au début, le niveau de mon tibétain n'étant pas suffisamment bien pour

être autonome, j'ai été assistée lors des entretiens par une nonne parlant l'anglais. Mais une certaine réticence / méfiance s'est fait ressentir très vite : visiblement, beaucoup de nonnes essayaient de me fuir, d'autres posaient des conditions (pas d'enregistrement p.ex.) ou encore venaient me voir seule. L'une des raisons est que ma traductrice était une nouvelle nonne, et par conséquent peu expérimentée en tant que religieuse. De plus, elle était la seule résidente née en exil, ne faisant ainsi partie d'aucuns des "clans" à l'intérieur du monastère. Cependant, la contrainte majeure semble avoir été une sur-exposition des nonnes à des interviews de divers genres (journalistiques, de la part d'associations pour la défense des droits de l'homme ou d'associations pour la cause tibétaine etc.). Dès leur arrivée en exil, au Népal, les réfugiés tibétains sont interrogés par le Centre de réception du gouvernement tibétain en exil (Reception Centre soutenu par le HCR), basé à Kathmandou, qui les dirige par la suite vers l'une des institutions tibétaines. C'est à cette occasion qu'on découvre si la personne concernée a été poursuivie pour son engagement politique au pays ou non. Des nonnes qui ont vécu des emprisonnements, tortures et restrictions de toutes sortes sont nombreuses et elles sont classées sous le terme "nonne politique" (shabsi ani). Ces victimes de la politique chinoise sont souvent prises à part pour témoigner contre les atrocités commises au Tibet et les organisations tibétaines en exil se servent littéralement d'elles lors de conférences de presse, pour des publications etc. Même l'association des nonnes tibétaines a tendance à les exposer en premier chef afin d'attirer l'attention de donateurs

potentiels. En règle générale, c'est la parole de ces nonnes politiques qui sert comme raison d'être de l'institut. En même temps, des consignes ont été données afin que les nonnes ne se sentent pas obligées de répondre aux questions venant de l'extérieur, voire qu'elles refusent tout simplement tout entretien qui ne passe pas par les responsables de Dolma Ling. C'est ainsi que l'Institut se réserve en quelque sorte la diffusion d'informations sur lui-même.

Quand une réticence générale s'est établie, et parallèlement, ma relation avec la direction s'est aggravée (de peur que je dévoile certains renseignements, notamment en ce qui concerne l'aspect financier), j'ai dû changer de stratégie. Au lieu de choisir des nonnes selon des critères socio-géographiques, j'ai utilisé les relations établies lors de mes voyages précédents en Inde comme au Tibet et je me suis proposée à conduire les entretiens des nonnes fraîchement arrivées. L'avantage de cette approche tient au fait qu'une relation de confiance existait déjà grâce aux multiples retours sur le terrain, et, de plus, j'ai été en quelque sorte "initiée" par les aînées, préalable obligatoire pour s'intégrer dans la communauté monastique. Entre-temps, le réseau de mes connaissances s'est également agrandi et c'est grâce à des personnes extérieures (employés, professeurs, voisins et membres de la famille des nonnes) que j'ai pu obtenir des informations que les nonnes ne peuvent (et ne veulent) révéler en raison de leurs préceptes (incidents dans le couvent, départs de nonnes...). Par ce biais, il s'est également avéré que les critiques et remises en cause du

fonctionnement de l'institut étaient nombreuses. Le programme d'étude n'étant pas conforme à celui enseigné dans les grandes universités monastiques, les professeurs religieux et les nonnes commençaient à douter du sens d'un tel projet. De plus, des nonnes qui avaient espéré pouvoir apporter une aide à leur pays, se sentaient de plus en plus écartées et "utilisées" de manière inappropriée pour la cause tibétaine.